

Vendredi Saint Célébration de la Passion du Seigneur

« Tout est accompli » Armand Veilleux

Le récit de la Passion selon saint Jean, que nous venons d'entendre, a une caractéristique différente de celle des trois autres Évangiles. Dans ce récit, Jean nous présente une image de Jésus conforme à celle qu'il a élaborée tout au long de son Évangile. C'est l'image d'un Jésus qui est la révélation du Père et qui est aussi, en sa personne, la pleine manifestation de l'amour.

Toute sa vie, il a fait la volonté du Père. Paradoxalement, sa mort sur la croix est une victoire. Sa dernière parole est le point final non seulement de sa Passion, mais de toute sa vie : « Tout est accompli ». dit-il. La volonté du Père de conférer le salut à l'humanité est pleinement accomplie en Lui.

Les derniers mots du récit évoquent déjà la résurrection. Le corps de Jésus est déposé dans un tombeau neuf. Et nous savons que, le troisième jour, celles et ceux qui chercheront ce corps trouveront un tombeau vide.

La célébration d'aujourd'hui appartient à la célébration du mystère pascal. Même le Vendredi Saint, nous ne célébrons pas un Christ mort. Dans le culte chrétien nous ne célébrons jamais un Christ mort. Nous célébrons toujours un Christ ressuscité. Aujourd'hui nous faisons mémoire de son passage par la mort ; mais nous sommes bien conscients que ce ne fut qu'un passage. Vivant, il est passé par la mort mais il est ressuscité et il est toujours vivant. C'est ce Christ vivant en notre monde, en notre Église, en chacun de nous que nous célébrons.

Le souvenir de sa passion nous permet de comprendre un peu l'immensité de son amour pour nous, puisqu'il a tellement souffert pour nous conférer à nous aussi la vie éternelle.

Cette passion d'amour, il l'a vécue pour tous les siens, comme nous le rappelait le texte d'Évangile d'hier, tiré également de l'Évangile de Jean. Tous les siens sont ceux qui l'ont reçu aussi bien que ceux qui ne l'ont pas reçu – tous ses frères et soeurs en humanité.

Vendredi Saint : Les ténèbres couvraient l'abîme Marcel Domergue, SJ

Les synoptiques font état des signes spectaculaires qui accompagnent la mort du Christ : séisme, éclipse de soleil, tombeaux qui s'ouvrent, voile du temple qui se déchire. En général nous passons vite sur ces notations car leur caractère merveilleux nous gêne. Pour ma part, je pense qu'elles veulent nous dire un retour au chaos primitif. La lumière du monde n'est plus là; la parole qui fait exister est morte ; l'alliance, dont le temple est le témoignage, est rompue. La nature et l'histoire régressent pour verser dans le non-sens : le péché est décréateur. Cependant ces signes sont ambigus : ils disent bien la destructuration du monde mais ils ouvrent à une espérance. Certes, la mort ne reste pas à sa place et court les rues, mais il y a là, aussi, un signe de résurrection ; les ténèbres couvrent la terre et non l'abîme : le monde humain n'est pas détruit puisqu'il n'y a pas retour à l'abîme du commencement ; le voile du temple se déchirant, c'est bien la fin d'une certaine alliance mais c'est aussi les cieux qui se déchirent et la séparation entre Dieu et l'homme qui s'abolit (il faut lire Hébreux 9). Bref, le chaos auquel on retourne ce n'est pas seulement le chaos primitif, c'est aussi le chaos comme lieu de l'origine, prélude à une création nouvelle. Jean ne parle pas de signes cosmiques mais il parle plusieurs fois de « l'heure des ténèbres », ce qui revient au même.

Le manuscrit

J'ai souvent dit que la croix est proclamation, donc dévoilement, révélation. Elle est à la fois parole et écrit. En 1 Corinthiens 1,18, Paul parle du « langage de la Croix ». La Croix est une parole adressée aux hommes, une parole qui est à la fois puissance et sagesse de Dieu, sous la figure et de la faiblesse et de la folie. En Colossiens 2,14, ce qui est cloué à la Croix, c'est le manuscrit de la loi, ce manuscrit qui nous condamne. C'est que, transgressant la loi qui est Parole de Dieu, nous avons, depuis le début, crucifié nous-mêmes la Parole et mis à mort le Juste. Dans le Christ, Dieu accepte que nous crucifions la justice et voici que, sur la Croix, en fin de compte, ce qui se trouve cloué c'est le « manuscrit qui nous condamne ». Le texte insinue une substitution. Il reste que la disparition du manuscrit est affichée, proclamée. La loi condamnante n'est plus centre (en grec : « elle est ôtée du milieu »). Ce qui est au milieu, c'est le Christ. Encore un texte: Hébreux 12,24. Là aussi Jésus est « milieu » (médiateur) et c'est son sang qui parle (Hébreux 12,25). Ce sang parle donc à la fois à Dieu et aux hommes (Jésus entre les deux, en quelque sorte: milieu). Voyez comment la suite de ce texte renvoie à la création: la voix qui parle ébranle la terre et le ciel (notre séisme du premier paragraphe, Matthieu 27,51) et c'est en vue d'une création nouvelle.

La Parole créatrice

Le sang qui appelle est donc relayé par la parole créatrice mais la parole créatrice s'est faite désormais sang du Christ. Ce sang, parce qu'il est répandu, devrait crier la mort : voici qu'il crie la vie. Le sang et l'eau coulent du côté ouvert et tous tournent les yeux vers celui qu'ils ont transpercé. La parole créatrice n'est pas seulement puissance « opérationnelle », elle est aussi, par le sang, proclamation: c'est que nous ne pouvons pas être créés sans être partie prenante de notre création. La création est appel et ce qui nous appelle c'est le Christ livrant sa vie. « Une fois élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. »

“Il y avait aussi avec eux Judas, le traître” **Raniero Cantalamessa**

L'histoire divine et humaine de Jésus renferme de nombreux petits récits d'hommes et de femmes entrés dans le rayon de sa lumière ou de son ombre. Le plus tragique est celui de Judas Iscariote. L'un des rares faits attestés, avec la même importance, par les quatre Evangiles et par le reste du Nouveau Testament. La première communauté chrétienne a beaucoup réfléchi à son histoire et nous ferions mal de ne pas faire la même chose. Celle-ci a tant à nous dire.

Judas a été choisi dès la première heure pour être l'un des Douze. En insérant son nom dans la liste des apôtres l'évangéliste Luc écrit « Juda Iscariote qui devint (*egeneto*) un traître » (Lc 6, 16). Donc Judas n'était pas né traître et il ne l'était pas au moment où Jésus l'a choisi; il le devint ! Nous sommes devant un des drames les plus sombres de la liberté humaine.

Pourquoi le devint-il ? Il n'y a pas si longtemps, quand la thèse de Jésus « révolutionnaire » était à la mode, on a cherché à donner à son geste des motivations idéales. Certains ont vu dans son surnom « Iscariote » une déformation du mot « sicariote », c'est-à-dire faisant partie du groupe de zélotes extrémistes qui prônaient l'emploi du glaive (*sica*) contre les Romains; d'autres ont pensé que Judas a été déçu de la façon dont Jésus suivait son idée du « royaume de Dieu » et qu'il voulait lui forcer la main, en le poussant à agir aussi au plan politique contre les païens. C'est le Judas du célèbre « Jésus Christ Superstar » et d'autres spectacles et romans récents. Un Judas pas loin d'un autre célèbre traître de son bienfaiteur : Brutus, qui tua Jules César, en pensant de sauver ainsi la république !

Ces reconstructions sont respectables quand elles revêtent quelque dignité littéraire ou artistique, mais elles n'ont aucun fondement historique. Les évangiles – seules sources dignes de foi que nous ayons sur le personnage – parlent d'un motif plus terre-à-terre : l'argent. Judas avait reçu la garde de la bourse commune du groupe; à l'occasion de l'onction de Béthanie il avait protesté contre le gaspillage

du précieux parfum versé par Marie sur les pieds de Jésus, non pas par souci des pauvres, relève Jean, mais parce que « c'était un voleur : comme il tenait la bourse commune, il prenait ce que l'on y mettait » (Jn 12,6). Sa proposition aux chefs des prêtres est explicite: « Que voulez-vous me donner, si je vous le livre ? » Ils lui remirent trente pièces d'argent » (Mt 26, 15).

Mais pourquoi être surpris par cette explication et la trouver trop banale ? N'est-ce pourtant pas presque toujours comme ça aujourd'hui ? Mammon, l'argent, n'est pas une idole parmi tant d'autres; c'est l'idole par antonomase : littéralement, « l'idole en métal fondu » (cf. Ex 34, 17). Et l'on comprend pourquoi. Qui est, objectivement, sinon subjectivement (autrement dit, dans les faits, si non dans les intentions), le vrai ennemi, le concurrent de Dieu, dans ce monde ? Satan ? Mais aucun homme ne décide de servir Satan, sans raison. S'il le fait c'est parce qu'il croit obtenir de lui quelque pouvoir ou quelque bénéfice temporel. Qui est, dans les faits, l'autre-maître, l'anti-Dieu, Jésus nous le dit clairement: « Nul ne peut servir deux maîtres : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent » (Mt 6, 24). L'argent est le « dieu visible », contrairement au vrai Dieu qui est invisible.

Mammon est l'anti-dieu car il crée un univers spirituel alternatif, donne un autre objet aux vertus théologales. La foi, l'espérance et la charité ne reposent plus sur Dieu, mais sur l'argent. Une affreuse inversion de toutes les valeurs se met en marche. « Tout est possible pour celui qui croit », disent les Ecritures (Mc 9, 23); or le monde dit : « Tout est possible pour celui qui a de l'argent ». Et, à un certain niveau, tous les faits semblent lui donner raison.

« La racine de tous les maux – disent les Ecritures - c'est l'amour de l'argent » (1 Tm 6,10). Derrière chaque mal de notre société il y a l'argent, ou du moins il y a *aussi* l'argent. Celui-ci est le Moloch de la Bible, auquel on sacrifiait les petits garçons et les petites filles (cf. Jr 32, 35), soit le dieu aztèque, auquel il fallait offrir quotidiennement un certain nombre de cœurs humains. Qu'y a-t-il derrière le commerce de la drogue qui détruit tant de vies humaines, l'exploitation de la prostitution, le phénomène des différentes mafias, la corruption politique, la fabrication et le commerce des armes, voire même – chose horrible à se dire – derrière la vente d'organes humains enlevés à des enfants ? Et la crise financière que le monde a traversé et que ce pays traverse encore, n'est-elle pas due en bonne partie à cette « exécutable avidité d'argent », *l'auri sacra fames*, de la part de quelques uns ? Judas commença par soutirer un peu d'argent de la caisse commune. Cela ne dit-il rien à certains administrateurs de l'argent public ?

Mais sans penser à ces moyens criminels pour accumuler de l'argent, n'est-il déjà pas un scandale que certains perçoivent des salaires et des retraites cinquante ou cent fois supérieurs aux salaires et retraites de ceux qui travaillent à leurs dépendances et qu'ils élèvent la voix dès que se profile l'éventualité de devoir renoncer à quelque chose, en vue d'une plus grande justice sociale ?

Dans les années 70 et 80, pour expliquer, en Italie, les soudains renversements politiques, les jeux occultes de pouvoir, le terrorisme et les mystères en tout genre dont était frappée la coexistence civile, s'affirmait l'idée, presque mythique, de l'existence d'un « grand Vieux » : un personnage rusé et puissant qui, en coulisses, aurait manipulé tous les fils, à des fins que lui seul connaissait. Ce « grand Vieux » existe vraiment, ça n'est pas un mythe ; il s'appelle Argent!

Comme toutes les idoles, l'argent est « faux et menteur » : il promet la sécurité alors qu'il l'enlève ; il promet la liberté alors qu'il la détruit. Saint François d'Assise décrit, de manière inhabituellement sévère, la fin d'une personne ayant vécu uniquement pour augmenter son « capital ». La mort approche ; on fait venir le prêtre. Celui-ci demande au moribond: « Veux-tu recevoir l'absolution de tes péchés ? », et il « oui »: « Veux-tu, dans la mesure où tu le peux, prendre sur ta fortune pour réparer tes fautes et restituer à ceux que tu as volés et trompés ? » Et lui: « Je ne peux pas ». « Pourquoi ne peux-tu pas ? » « Parce que j'ai tout remis entre les mains de mes parents et amis ». Ainsi, il meurt impénitent et dès qu'il est mort ses parents et ses amis disent entre eux: « Maudite soit son âme ! Il aurait pu amasser bien d'avantage et nous le laisser, et il ne l'a pas fait ! »

Que de fois, en cette période, avons-nous dû repenser à ce cri que Jésus lança au riche de la parabole qui avait amassé des biens à n'en plus finir et qui se sentait en sécurité pour le restant de sa vie: « Cette nuit même, on va te redemander ta vie. Et ce que tu auras accumulé, qui l'aura ? » (Lc 12,20). Des hommes placés à des postes de responsabilité qui ne savaient plus dans quelle banque ou dans quel paradis fiscal amasser les recettes de leur corruption se sont retrouvés sur le banc des accusés, ou dans la cellule d'une prison, juste au moment où ils s'apprêtaient à se dire: « Maintenant profites-en, mon âme ». Pour qui l'ont-ils fait ? Cela valait-il la peine ? Ont-ils vraiment fait le bien de leurs enfants et de leur famille, ou du parti, si c'est cela qu'ils cherchaient ? Ou alors ne se sont-ils pas ruinés eux-mêmes et les autres ? Le dieu argent se charge de punir lui-même ses adorateurs.

La trahison de Judas continue dans l'histoire et le « trahi » c'est toujours lui, Jésus. Judas vendit le chef, ses adeptes vendent son corps, parce que les pauvres sont les membres du Christ: « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40). Mais la trahison de Judas ne se poursuit pas seulement dans les affaires retentissantes comme celles que je viens d'évoquer. Ça serait pratique pour nous de penser cela, mais il n'en est pas ainsi. L'homélie que don Primo Mazzolari prononça un Jeudi Saint sur « Notre frère Judas » est restée célèbre : « Laissez-moi penser un moment au Judas qui est au fond de moi, - avait-il dit aux quelques paroissiens présents devant lui -, au Judas qui est peut-être aussi en vous ».

On peut trahir Jésus aussi pour d'autres formes de récompense qui ne soient pas les trente pièces d'argent. Trahit le Christ celui ou celle qui trahit son épouse ou son époux. Trahit Jésus le ministre de Dieu infidèle à son état, ou qui au lieu de paître ses brebis se paît lui-même. Trahit Jésus quiconque trahit sa conscience. Je peux le trahir moi aussi, en ce moment – et la chose me fait trembler – si pendant que je prêche sur Judas je me préoccupe plus de l'approbation de l'auditoire que de participer à l'immense peine du Sauveur. Judas avait des circonstances atténuantes que nous n'avons pas. Il ne savait pas qui était Jésus, il pensait seulement qu'il était « un homme juste » ; il ne savait pas qu'il était le Fils de Dieu, nous, si.

Comme chaque année, à l'approche de Pâques, j'ai voulu réécouter la « Passion selon saint Matthieu » de Bach. Il y a un détail qui me fait sursauter à chaque fois. A l'annonce de la trahison de Judas, tous les apôtres demandent à Jésus: « Serait-ce moi, Seigneur ? » « Herr, bin ich's ? » Mais avant de nous faire écouter la réponse du Christ, annulant toute distance entre l'événement et sa commémoration, le compositeur insère un chœur qui commence ainsi: « C'est moi, c'est moi le traître ! Je dois faire pénitence ! », « Ich bin's, ich sollte büßen ». Comme tous les chœurs de cette œuvre, celui-ci exprime les sentiments du peuple qui écoute; il est une invitation à confesser nous aussi nos péchés.

L'Evangile décrit la fin horrible de Judas: « Alors, en voyant que Jésus était condamné, Judas, qui l'avait livré, fut pris de remords ; il rendit les trente pièces d'argent aux grands prêtres et aux anciens. Il leur dit : « J'ai péché en livrant à la mort un innocent. » Ils répliquèrent : « Que nous importe ? Cela te regarde ! » Jetant alors les pièces d'argent dans le Temple, il se retira et alla se pendre » (Mt 27, 3-5). Mais ne portons pas de jugement hâtif. Jésus n'a jamais abandonné Judas et personne ne sait où il est tombé au moment il s'est lancé de l'arbre, la corde au cou: si c'est dans les mains de Satan ou dans celles de Dieu. Qui peut dire ce qui s'est passé dans son âme à ces derniers instants ? « Ami », avait été le dernier mot de Jésus à son égard dans le jardin des oliviers et il ne pouvait l'avoir oublié, tout comme il ne pouvait avoir oublié son regard.

Il est vrai qu'en parlant de ses disciples au Père, Jésus avait dit de Judas: « Aucun ne s'est perdu, sauf celui qui s'en va à sa perte » (Jn 17, 12), mais ici, comme dans tant d'autres cas, il parle dans la perspective du temps et non de l'éternité. L'autre parole terrible dite sur Judas: « Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne soit pas né, cet homme-là ! » (Mc 14, 21) s'explique elle aussi par l'énormité du fait, sans besoin de penser à un échec éternel. Le destin éternel de la créature est un secret inviolable de Dieu. L'Eglise nous garantit qu'un homme ou une femme proclamés saints sont dans la béatitude éternelle; mais d'aucun celle-ci ne sait s'il est certainement en enfer.

Dante Alighieri qui, dans la Divine Comédie, situe Judas dans les profondeurs de l'enfer, raconte la conversion au dernier moment de Manfred, le fils de Frédéric II, roi de Sicile. Tout le monde, à l'époque, pensait qu'il était damné parce que mort excommunié. Blessé à mort durant une bataille, il confie au poète qu'au dernier moment de sa vie, il se rendit en pleurant à celui « qui volontiers pardonne » et du purgatoire, à travers le poète, envoie sur terre ce message qui vaut aussi pour nous :

Horribles furent mes péchés; Mais la bonté divine a si grands bras Qu'elle prend ce qui se rend à elle. (*Purgatoire*, III, 118-120).

Voilà à quoi l'histoire de notre frère Judas doit nous pousser : à nous rendre à celui qui volontiers pardonne, à nous jeter nous aussi dans les grands bras du crucifié. Dans l'histoire de Judas, ce qui importe le plus, ce n'est pas sa trahison, mais la réponse que Jésus lui donne. Il savait bien ce qui était en train de mûrir dans le cœur de son disciple ; mais il ne l'expose pas, il veut lui donner la possibilité jusqu'à la fin de revenir en arrière, comme s'il le protégeait. Il sait pourquoi il est venu, mais il ne refuse pas, dans le Jardin des oliviers, son baiser de glace, allant même jusqu'à l'appeler mon ami (Mt 26, 50). De même qu'il chercha le visage de Pierre après son reniement pour lui donner son pardon, qui sait s'il n'aura pas cherché aussi celui de Judas à quelque tournant de son chemin de croix ! Quand sur la croix il prie : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font » (Lc 23, 34), il n'exclut certainement pas Judas.

Alors, nous, que ferons-nous ? Qui suivrons-nous, Judas ou Pierre ? Pierre eut des remords de ce qu'il avait fait, mais Judas eut lui aussi un tel remord qu'il s'écria : « J'ai trahi le sang innocent ! » et il rendit les trente pièces d'argent. Alors, où est la différence ? En une seule chose : Pierre eut confiance en la miséricorde du Christ, pas Judas ! Le plus grand péché de Judas ne fut pas d'avoir trahi Jésus, mais d'avoir douté de sa miséricorde.

Si nous l'avons imité, qui plus qui moins, dans la trahison, ne l'imitons pas dans ce manque de confiance dans le pardon. Il existe un sacrement où il est possible de faire une expérience sûre de la miséricorde du Christ : le sacrement de la réconciliation. Quel beau sacrement ! Il est doux de faire l'expérience de Jésus comme maître, comme Seigneur, mais encore plus doux d'en faire l'expérience comme Rédempteur : comme celui qui vous sort du gouffre, comme Pierre de la mer, qui vous touche, comme il fit avec le lépreux, et vous dit : « Je le veux, sois purifié ! » (Mt 8,3).

La confession nous permet de vivre ce que l'Eglise dit du péché d'Adam dans l'*Exultet* pascal: « O heureuse faute qui nous a mérité un tel et un si grand Rédempteur! » Jésus sait faire de toutes les fautes humaines, une fois que nous sommes repentis, des « heureuses fautes », des fautes dont on ne garde aucun souvenir si ce n'est celui de l'expérience de miséricorde et de tendresse divine dont elles furent l'occasion !

J'ai un vœu à faire, à moi-même et à vous tous, Vénérables Pères, frères et sœurs : que le matin de Pâques nous puissions nous réveiller et entendre résonner dans nos cœurs les paroles d'un grand converti de notre temps, le poète et dramaturge Paul Claudel:

« *Mon Dieu, je suis ressuscité et je suis encore avec Toi !
Je dormais et j'étais couché ainsi qu'un mort dans la nuit.
Dieu dit : Que la lumière soit ! Et je me suis réveillé comme on pousse un cri ! [...]
Mon père qui m'avez engendré avant l'Aurore, je me place dans Votre Présence.
Mon cœur est libre et ma bouche est nette, mon corps et mon esprit sont à jeun.
Je suis absous de tous mes péchés que j'ai confessés un par un.
L'anneau nuptial est à mon doigt et ma face est nettoyée.
Je suis comme un être innocent dans la grâce que Vous m'avez octroyée ».*

(Paul Claudel, *Prière pour le dimanche matin*, in *Œuvres poétiques* (Paris: Gallimard, 1967), 377).

C'est cela que la Pâque du Christ peut faire de nous.

Vendredi Saint, 18 Avril, basilique Saint-Pierre